

Le Thème de la découverte de soi dans la
deuxième partie de Si le grain ne meurt
et L'Immoraliste

Au cours de sa carrière littéraire, Gide a toujours parlé de sa vie privée. Dans son Journal, comme dans son autobiographie partielle, Si le grain ne meurt, il nous a tellement bien renseignés qu'il nous a facilité la tâche pour départager le domaine de la vie de celui de la littérature.

Cependant, comme l'a fort bien souligné Germaine Brée dans son oeuvre, André Gide,

Perpétuellement plongé dans la lecture, entouré d'amis qui, presque tous, étaient des hommes de lettres, bien plus que la Normandie ou le Midi dont il se réclame, la littérature était son véritable milieu. Il menait une vie littéraire et il sentait que le danger qui le menaçait était de tomber dans la fabrication d'une littérature séparée de la vie, d'origine uniquement littéraire.¹

Sa vie tout entière lui paraît donc servir de garantie à son oeuvre. Elle en est la seule matière.

Si le grain ne meurt fut écrit lorsque Gide

approchait de la cinquantaine et fut publié en 1926. Ce livre semble éclairer, plus que la vie réelle de Gide, les oeuvres qui se rapportent à la période qu'il évoque: Les Cahiers d'André Walter, Les Nourritures terrestres et L'Immoraliste en particulier. Dès le moment de la publication de ses Mémoires, il était devenu difficile de distinguer la biographie de l'auteur de celle de Michel, le personnage principal de L'Immoraliste. "Ce fruit plein de cendre amère" qui est L'Immoraliste contient beaucoup d'éléments autobiographiques, car l'auteur y a mis "toute sa passion, toutes ses larmes et tout son soin."² Si le titre nietzschéen suggère la notion d'un homme révolté, le verset biblique mis en épigraphe: "Je te loue, ô mon Dieu, de ce que tu m'as fait créature si admirable", annonce le thème essentiel: la nature humaine, ou bien la nature de Michel, qui n'est, sous certains aspects, que celle de son auteur.

Fils d'un père athée et d'une mère calviniste, qui lui a inculqué les principes de sa religion, Michel, tout jeune encore, a vécu parmi les livres et ne semble avoir eu aucune aventure sentimentale ni avoir éprouvé aucun trouble sexuel. A vingt-quatre ans il se marie sans amour ni désir, pour accéder aux vœux de son père mourant. Les jeunes mariés partent pour un voyage, à la fois de noces et d'étude, en Afrique. Dès ce moment, leur existence ne sera qu'une série de voyages dont chaque étape apportera une expérience nouvelle. En Afrique, Michel contracte la tuberculose; il va se réfugier dans l'oasis algérienne de Biskra et, grâce à sa volonté de guérir et aux soins de sa femme Marceline, il se remet.

La référence autobiographique est évidente. Dans la deuxième partie de Si le grain ne meurt, qui s'ouvre sur le récit de sa vingtième année,

Gide évoque son voyage en Afrique en compagnie de Paul Laurens. Ayant pris froid avant de s'embarquer pour Tunis, il contracte lui aussi la tuberculose et il passe une partie de sa convalescence à Biskra. C'est là que le jeune André et Michel ont eu une première expérience bouleversante, peut-être banale et commune à tous ceux qui ont frôlé la mort; ils y découvrent le prix inestimable de la vie, la beauté de la nature et la joie des sens.

Même si Michel ne fait pas l'expérience de l'homosexualité, au contact des enfants qui viennent le voir chez lui ou qui l'accompagnent dans ses promenades à travers l'oasis, il se rend compte qu'il a mené jusque-là une existence artificielle, et commence à entrevoir un monde différent où l'homme serait libre de vivre selon sa propre nature. Il éprouve dans toute sa violence le sentiment tragique de la vie:

Je m'épouvantais de ce calme;
et brusquement m'envahit de
nouveau, comme pour protester,
s'affirmer, se désoler dans le
silence, le sentiment tragique
de ma vie, si violent,
douloureux presque, et si
impétueux que j'en aurais
crié, si j'avais pu crier
comme les bêtes. (57)

La période de convalescence est également évoquée par Gide dans Si le grain ne meurt comme symbole de libération et renaissance intérieure:

. . . je me sentais revivre; et
même il me semblait que pour la
première fois je vivais, sorti
de la vallée de l'ombre de la

mort, que je naissais à la vraie vie. Oui, j'entrais dans une existence nouvelle toute d'accueil et d'abandon.³

La description de cet état d'âme, qui dans les deux oeuvres coïncide avec l'éclosion de la personnalité, peu d'écrivains l'ont développée aussi bien que Gide, sauf Nietzsche. C'était Nietzsche en effet qui, avant Gide, avait peint le convalescent sortant de l'ombre, des remords et de la tristesse, pour pénétrer dans un monde ensoleillé où ses sens retrouveraient leur naïveté enfantine, pour jouir à nouveau des choses et des êtres.

Que trouvent-ils, Gide et Michel, en Algérie? Une terre chaude et voluptueuse où des êtres insouciants suivent sans l'ombre d'un scrupule l'appel de leurs instincts; une maladie qui faillit leur coûter la vie, suivie d'une convalescence qui les rend particulièrement sensibles à l'invite du pays et qui leur permet de refaire lentement et consciemment la découverte de l'existence. Dans son ouvrage, André Gide et la pensée allemande, Renée Lang affirme que:

Tout comme Nietzsche qui avait rapporté d'Italie la justification de la vie, Gide-- aussi bien que Michel-- entrevoit à la double faveur de la maladie et du climat, la stérilité d'une doctrine puritaine et d'une esthétique antivitale.⁴

Lang démontre, dans une étude de l'oeuvre de Gide et de son Journal en particulier, que l'auteur connaissait bien Goethe et Nietzsche.

"S'il est vrai que l'idéal du second Faust poussa Gide au départ, il est certain que celui de Zarathoustra lui servit par la suite à légitimer sa nouvelle morale: la vie pour la vie."⁵ Selon Lang, en effet,

. . . cette liberté que Gide réclame et propage s'identifie en tous points avec celle que Nietzsche avait plaidée: l'affranchissement des coutumes et des préjugés, des morales privatives et grégaires, des disciplines livresques et du mysticisme, etc., etc., elle consiste avant tout dans le droit, le devoir de chacun de vivre sa vie selon ses propres lois individuelles et précises.⁶

L'influence de Nietzsche est donc évidente dans la description gidienne de l'état d'âme du convalescent: elle suggère l'idée de cette morale qui permet à chacun de vivre selon sa propre loi. Le jeune huguenot se fait, en effet, un devoir d'être heureux; toutes les forces qu'il avait raidies jadis dans la continence, il les tend désormais vers l'harmonie et la joie, même si se laisser aller lui coûte un effort plus grand que de résister, tant la morale de privation lui est devenue naturelle.

Gide évidemment acceptait les encouragements parce qu'une seule chose lui tenait à coeur: se découvrir. De la même façon Michel, lourd de savoir livresque, pénétré de civilisation et de morale évangélique, sent s'éveiller en lui le désir d'une vie instinctive, de redécouvrir son être "authentique," celui que les Ecritures et ses

maîtres avaient tâché de supprimer. Désormais il appelle "bien" tout ce qui concourt à cette fin, "mal" tout ce qui s'y oppose. Mais ne pouvant renier sa formation intellectuelle, il prétend justifier sa nouvelle attitude par une philosophie basée sur "l'inculture" et l'exaltation de l'individu.⁷ C'est alors qu'il rencontre Ménélaque, qui a su adapter sa vie aux exigences d'une doctrine qui consiste en une perpétuelle intensification du moi: "J'ai l'horreur du repos . . . je ne peux pas dire que j'aime le danger, mais j'aime la vie hasardeuse et veux qu'elle exige de moi à chaque instant, tout mon courage, mon bonheur et toute ma santé" (110).

Dans Si le grain ne meurt et L'Immoraliste, l'auteur fait donc le récit de cette transformation et les pages qui y décrivent l'ivresse de la convalescence montrent que, pour Gide comme pour Nietzsche, le chemin de la vie passe par la maladie et l'ébranlement physique entraînant la révision des valeurs morales pour aboutir enfin à l'affirmation de l'individu.

L'expérience de Michel est tout à fait la même que celle de Gide: "Mon seul effort, dit Michel, effort constant alors, était donc de systématiquement honnir ou supprimer tout ce que je croyais ne devoir qu'à mon instruction passée et à ma première morale" (63). L'état d'esprit de Michel qui, après avoir passé l'été à la Morinière, se retrouve à Paris (pour son cours d'histoire au Collège de France), où il reprend contact avec des amis et des collègues, est semblable à celui du jeune André de retour à Paris après son premier voyage en Afrique. Ils portent tous les deux en leur coeur ce "secret de ressuscité," ils trouvent que tous ces représentants de la culture abstraite ont perdu contact avec la vie: ". . . la plupart ne vivaient point,

se contentaient de paraître vivre, ils se tenaient aussi loin que possible de la troublante réalité" (102).

Au cours de son deuxième voyage en Afrique, Gide rencontre Oscar Wilde et on sait combien celui-ci l'encouragea à une existence nouvelle, en lui fournissant l'occasion finale de se découvrir. Wilde était dépourvu du sens du péché, il avait écarté l'idée d'un modèle ou d'une forte discipline et se passait aisément de justification. Gide, qui avait connu toute sa vie le besoin de légitimer ses actions, malgré l'excès de joie qu'il a ressenti à la découverte de son être, ne peut pas se passer de se prouver que le bonheur est un droit, que c'est un devoir pour chacun de l'atteindre. C'est ainsi qu'il s'exprime dans Si le grain ne meurt: "Il ne me suffisait pas de m'émanciper de la règle; je prétendais légitimer mon délire, donner raison à ma folie" (346).

A Paris, Michel rencontre Ménélaque, cet homme cultivé, intelligent, "aux moeurs décriées," qui vient de subir un procès à scandale. Ménélaque est, lui aussi, admirateur de la Grèce ancienne: il a parcouru jusqu'au bout ce chemin de retour vers le paganisme grec sur lequel Michel vient de s'engager. Il déteste lui aussi les gens à principes, mais son idéal n'est pas la dissipation. Les entretiens avec Ménélaque aident Michel à prendre conscience de ses sentiments profonds: ". . . les paroles de Ménélaque mettaient à nu brusquement ma pensée, une pensée que je couvrais de tant de voiles, que j'avais presque pu l'espérer étouffée" (123).

Pour le jeune André, Wilde joue le rôle du tentateur comme Ménélaque pour Michel, mais Ménélaque est aussi révélateur, parce que l'évolution de Michel avait été presque inconsciente ". . . de

tout ce qui grandissait en moi et que je vous dis aujourd'hui, que savais-je?" (93) Ménéalque exalte donc le penchant de Michel et devance sa pensée, mais ce qui est sagesse pour l'un, ne devient que trouble pour l'autre. C'est alors que la vie de Michel prend un tournant décisif; les mêmes principes qui ont porté Ménéalque au bonheur et au succès porteront Michel à la catastrophe. Le malheur fondra sur lui, il perdra ses terres et sa femme.

Au cours de la nuit de discussion entre Ménéalque et Michel, Marceline perd l'enfant qu'elle attendait. A la suite de cet événement, la maladie s'empare d'elle et, après une période de calme passée à la Morinière, les deux jeunes mariés partent pour la Suisse. Pendant ce séjour, Michel reconsidère la société dont il est issu, la Suisse étale à ses yeux un exemple de société parfaitement policée et Michel, tout comme Gide pendant son séjour en Suisse en 1895, sent croître en lui "le confus sentiment des richesses intactes, que couvraient, cachaient, étouffaient les cultures, les décences et les morales." (156) Encore une fois les données autobiographiques réapparaissent, très claires. Une nostalgie féroce des lieux où il avait connu l'ivresse première saisit Michel et il entraîne Marceline jusqu'à Biskra, mais ses amis ne sont plus là. S'étant séparé aussi des gens de son milieu, il est doublement étranger. Là, près de l'endroit où il avait cru découvrir le secret de la vie, il découvre la réalité terrible de la mort de sa femme.

Comme l'a fort bien souligné Enrico Umberto Bertalot dans son oeuvre André Gide et l'attente de Dieu, Michel s'est heurté à une réalité si tragique qu'elle pourrait rendre absurde tout autre geste que le suicide, mais il est encore

jeune et veut vivre; il sent bien que ni l'érotisme qui le séduit, ni l'éthique de Ménalque ne peuvent justifier son existence:⁸

Ce qui m'effraie c'est, je l'avoue, que je suis encore très jeune. Il me semble parfois que ma vraie vie n'a pas encore commencé. Arrachez-moi d'ici à présent, et donnez-moi des raisons d'être. Moi, je ne sais plus en trouver, je me suis délivré, c'est possible; mais qu'importe? Je souffre de cette liberté sans emploi. (178)

Pour tragique qu'elle paraisse, sa condition est commune à tous ceux qui, n'ayant aucune espérance de vie éternelle, décident tout de même qu'il vaut la peine de vivre. Michel réussira en effet à dépasser son état de désespoir, il quittera l'Algérie, et ses amis l'aideront à sortir de l'impasse. Malgré son "goût de cendre amère" le sens du récit n'est donc pas tout à fait pessimiste.

Dans les Mémoires, Gide présente au lecteur une conclusion qui ne diffère pas trop de celle du roman. De même que dans L'Immoraliste la mort de Marceline libère Michel, la mort de Mme Gide dans Si le grain ne meurt suscite au jeune André un sentiment de libération totale et correspond aussi au dénouement d'un drame qui rassemblait tous les espoirs et les appréhensions de Gide.

Comme dans la deuxième partie de Si le grain ne meurt, le thème de L'Immoraliste est le thème prométhéen, celui de l'éclosion de la personnalité, mais les perspectives y sont nécessairement

différentes. Du point de vue de la narration les deux oeuvres ont un aspect commun très important: le protagoniste raconte son histoire à la première personne. L'autobiographie évidemment est écrite à la première personne et le roman se présente sous forme d'une lettre, ce qui permet à l'auteur de justifier la longue confession de Michel.

Le récit de Michel n'est pas seulement le compte rendu rétrospectif d'une suite d'événements qu'il aurait vécus. La lettre écrite par l'ami permet à l'auteur de créer l'atmosphère de consternation qui enveloppe toute l'histoire. L'angoisse qui envahit Michel au début du roman ressemble beaucoup à l'angoisse et au désarroi du jeune Gide juste avant son départ pour l'Afrique. Le roman que Gide va écrire est celui d'une prise de conscience, d'une élucidation qui, si elle doit atteindre une absolue sincérité, ne peut se faire que dans la solitude. Mais Michel a besoin d'engager d'autres consciences dans son drame. Les amis qu'il appelle, ne sont-ils pas tous les lecteurs, ne sont-ils pas les mêmes lecteurs que Gide veut engager par ses Mémoires? "Je ne veux d'autre secour que celui-là: vous parler. Car je suis à tel point de ma vie que je ne peux plus dépasser . . . j'ai besoin de parler, vous dis-je, . . ." dit Michel au début de L'Immoraliste (15). Le récit peint donc un moment d'indécision, d'incohérence; Michel est arrivé à une impasse, c'est l'état d'âme du protagoniste qui est le sujet et la cause du récit.

Le récit de Michel résume environ trois années de sa vie, une période assez courte mais qui porte en elle des "grains" décisifs. Le récit va de son mariage jusqu'à la mort de sa femme, trois mois avant le mois de juillet où se situe la rencontre avec les amis. Il y a donc une période qui prépare la confession du protagoniste, il est

détaché de son passé. La mémoire semble avoir amplifié cet engrenage secret qu'il croit discerner dans la trame des événements qu'il raconte. Le récit, en effet, montre qu'à chaque moment de ces trois années, des forces secrètes orientaient sa vie, chaque événement semble préparer un événement futur.

Cette mémoire, qui joue un rôle très important dans le récit, joue le même rôle dans les Mémoires. Le but des Mémoires, comme celui du récit, n'est-il pas de discerner, d'une manière rétrospective, ce qui sera l'avenir, de mettre en évidence le développement de la personnalité de son auteur à travers les événements les plus significatifs de sa vie?

Michel, comme le jeune André, est un être engagé dans la vie: il évolue dans le temps, il ne se fixe pas. A travers le récit de sa propre vie et le récit de l'expérience de Michel, l'auteur, en tant que personnage principal de ses Mémoires, engage le lecteur par le problème éthique qu'il soulève: l'individu est-il libre de réaliser n'importe laquelle des possibilités latentes en lui?

Il est évident que le rapport entre Michel et sa vie nous ramène au problème de Gide, mais Michel est un être autonome contrôlé par son auteur, même si ce dernier emprunte généreusement à sa vie pour créer celle de son héros. L'Immoraliste, nous dit Gide, est le dernier de ses livres où il verse directement des "grands pans" de sa vie. C'est le premier aussi où ces éléments sont utilisés comme matériel littéraire avec maîtrise.⁹ On n'y retrouve non seulement les voyages en Afrique, la maladie, la convalescence et la renaissance physique et intellectuelle, mais

aussi d'autres reflets de la vie de Gide qui ne sont pas mentionnés dans les Mémoires: son mariage, son voyage de noces, ses activités de propriétaire normand. Cependant, l'ordre que l'auteur établit entre ces données éloigne le roman de l'autobiographie. Michel n'a jamais connu l'ardeur religieuse du jeune André, ni son amour pour Emmanuèle et s'écarte encore davantage de son auteur à cause de l'état satisfait où il vivait avant son aventure. Les données autobiographiques ne sont importantes dans le roman que par rapport à l'aventure de Michel, dont la valeur est de dégager la physionomie d'un être qui, bien qu'il ait des aspects en commun avec son auteur, est avant tout un personnage de roman autonome et original.

De même que Prométhée qui nourrit son aigle de sa propre chair,¹⁰ Gide a nourri Michel de sa tension spirituelle, de ses conflits de conscience et, tout comme Prométhée qui ne songe plus qu'à son aigle, Gide s'est abandonné à et dans son personnage: ". . . dès que m'habite un personnage . . . je me dois à lui et ne suis plus d'aucun parti. Je suis avec lui. Je suis lui. Je me laisse entraîner par lui là où je n'aurais pas été de moi-même" dit-il dans son Journal de 1930.¹¹

A travers le personnage de Michel, Gide avait donc, peut-être, voulu se pousser plus loin, en suggérant au lecteur toutes les possibilités, tous les aspects de l'âme humaine et surtout de l'individualisme. Le roman, mieux que l'autobiographie, semble lui avoir permis de dévoiler son être. C'était bien lui qui avait dit, à la fin de la première partie de Si le grain ne meurt: "Les mémoires ne sont jamais qu'à demi sincères. Si grand que soit le souci de la vérité, tout est toujours plus compliqué qu'on ne le dit. Peut-

être même approche-t-on de plus près la vérité dans le roman. . . ." (281)

MARIA MANN

C.U.N.Y. GRADUATE CENTER

Notes

¹G. Brée, André Gide (Paris: Les belles lettres, 1953) 12.

²A. Gide, L'Immoraliste (Paris: Mercure de France, 1902) 9.

³A. Gide, Si le grain ne meurt (Paris: Gallimard, 1928) 314.

⁴R. Lang, André Gide et la pensée allemande (Paris: Egloff, 1949) 91.

⁵Lang 84.

⁶Lang 116.

⁷Voir en particulier les chapitres VI et VII de L'Immoraliste.

⁸E. U. Bertalot, André Gide et l'attente de Dieu (Paris: Minard, Bibliothèque des lettres modernes, 1967) 83.

⁹Brée 164.

¹⁰A. Gide, Le Prométhée mal enchaîné, dans Romans, récits et soties. Oeuvres lyriques (Paris: Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1959) 335-337.

¹¹A. Gide, Journal 1889-1939 (Paris: Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1948) 984-85.